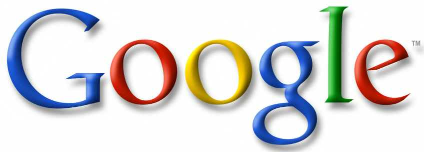



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE

D'AUTEUIL ET DE PASSY

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 8596-4-94. — (Encre Lorilleux).

LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
D'AUTEUIL ET DE PASSY

CONFÉRENCE

Faite le mercredi 28 février 1894 à la Mairie du XVIe Arrondissement

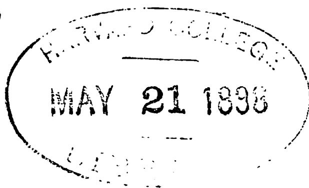
PAR

ANATOLE FRANCE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894


HARVARD COLLEGE
MAY 21 1898
LIBRARY

Mesdames et Messieurs,

Quand, avant-hier matin, j'ai appris, par une belle carte imprimée, que je devais faire devant vous une conférence, j'ai ressenti beaucoup de surprise et une espèce d'effroi. Je vous assure que je ne me doutais de rien. Je voulais, au milieu de vous, demander la parole seulement pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à siéger à votre bureau entre le maître que la

Sorbonne applaudit, le savant qui m'a appris tant de choses intéressantes sur nos antiquités littéraires, et l'artiste excellent qui, statuaire et archéologue, joint, vous le savez, à la nouveauté hardie d'un talent toujours heureux un sens profond du passé. C'est à côté d'eux que vous avez bien voulu me placer, Messieurs, sous l'aimable autorité de l'éminent universitaire qui est aussi un poète célèbre et, ce qui vaut mieux encore (car c'est de la poésie perdue que celle qui n'a pas trouvé le cœur) un poète aimé [1]. Vous m'avez fait connaître, Messieurs, les joies d'un orgueil très doux. Inquiet seulement de ma gloire imméritée, je me sens bien à l'aise avec vous. C'est un goût

1. M. Eugène Manuel, *président*. MM. Petit de Julleville et Émile Soldi, *vice-présidents*.

commun qui nous réunit, une passion vive et tendre, l'amour du clocher. Vous avez ce patriotisme local auquel je trouve de la grâce et de la vertu. Il est ingénieux, et il est innocent. On ne craint pas qu'il allume des guerres : Boulogne et Neuilly n'ont rien à redouter de nous. Aimer sa ville, c'est naturel et c'est excellent. J'entends aimer d'amour, avec un peu de fétichisme. Oui, Messieurs, l'amour quand il n'est pas une abstraction, ne va guère sans quelque fétichisme. La ville de Paris est admirable, prodigieuse, elle est énorme, et pourtant jolie. Mais elle est bien grande pour qu'on l'aime avec cette tendresse un peu fétichiste, avec cette intimité qui fait le charme du patriotisme local. Heureux que nous sommes ! nous avons une

petite ville à nous, dans la grande. Quand je dis petite, c'est par tendresse, et comme le poète Catulle appelait enfant sa Lesbie, qui était une grande personne et sortait seule, le soir. Nous avons une ville qu'on peut embrasser du regard et dont nous faisons le tour, en nous promenant, une ville qui, comme la France, a presque de tous côtés ses frontières naturelles. Un bois, un fleuve. Cela nous rassure, nous nous sentons chez nous. Nous jouissons d'une paix provinciale, sans petitesse. Notre Auteuil et notre Passy, très illustres, ne sont pas las de porter des vivants. Ils ont pour nous encore un air pur, des arbres, des jardins.

C'est sur les soins que vous donnez à notre ville, Messieurs, que j'étais invité à vous faire une conférence. J'ai lu cette

invitation sur la belle carte imprimée dont je vous parlais tout à l'heure. Et je n'en croyais pas mes yeux. Moi! juger vos travaux, parler en maître quand je ne suis ici qu'un écolier! Je n'en eus jamais l'idée. Cette idée est due certainement à l'imagination bienveillante de quelqu'un de vous. Mais, rassurez-vous, je ne vous ferai pas de conférence.

D'ailleurs, cette conférence, je n'ai plus à la faire. Elle a été faite excellemment. Tout ce que j'aurais pu dire se trouve très bien dit dans un rapport de M. Émile Potin, votre secrétaire général, et dans une communication écrite de M. Brau

de Saint-Pol Lias, président de votre deuxième section.

Cette deuxième section, Messieurs, veille à notre sécurité, travaille à notre agrément. Elle veut faire d'Auteuil et de Passy le séjour idéal de l'honnête homme et du bon citoyen. Que de gratitude nous lui devons avoir !

Elle a souci des vivants, et leur pense assurer en ce monde un séjour tranquille et beau. Pour moi, Messieurs, qui rêve le bonheur *in angulo cum libello*, je me mets sous sa garde et je me croirai mieux en paix dans le petit coin qu'elle surveille. Je la bénirai si elle y protège les arbres. Les arbres sont la poésie des rues. Votre première section, sous la présidence de M. Alfred Lenoir, l'excellent statuaire, étudie notre histoire locale et se propose

de conserver les souvenirs de notre passé, de rappeler, par des monuments d'art, la mémoire des hommes et des choses d'autrefois. C'est une belle tâche.

Le passé, Messieurs! La vie serait bien courte si nous ne la prolongions point dans le passé et dans l'avenir. Ce sont là deux allonges nécessaires pour donner quelque majesté à la table de la vie. L'avenir est commode, sans doute. On y met l'espérance. Mais je ne contristerai la foi de personne en disant que les choses futures gardent pour le croyant des teintes incertaines et des formes indécises, et qu'enfin, on ne peut pas feuilleter l'avenir comme un recueil d'images. C'est le passé, Messieurs, qui est l'atlas divers et divertissant dont les cartes nous instruisent en nous charmant. Il manque

bien des pages à ce bouquin précieux. Mais il en est de ce livre comme des trois volumes que la Sibylle voulut vendre à Tarquin. Plus ils étaient incomplets et dépareillés, plus ils prenaient de valeur. Quand les deux premiers furent détruits, le roi des sept collines reconnut la valeur du dernier. Il devint bibliophile. Vous l'êtes plus spontanément, Messieurs, sans avoir vu d'un œil tranquille brûler la plus grande partie des archives dont vous sauvez les restes.

Vous avez dessein d'élever çà et là des monuments commémoratifs, statues et statuettes, bustes, inscriptions.

Cette partie de votre programme me touche infiniment, je l'avoue. Ce qui rend si aimables, si nobles et si charmantes certaines villes d'Italie, Gênes, par exemple, c'est, autant que les palais et que les églises, ces statuettes dans des niches élégantes, ces figurines de faïence colorées, ces petites fontaines décoratives, ces inscriptions ornées, ces mille motifs d'art, semés partout sur les pignons des maisons et les murs des jardins.

Je rêve que, par votre influence, notre Passy-Auteuil prendra (du moins dans les rues que les grandes bâtisses n'ont point accablées de leur masse uniforme) un peu de cette noble grâce des arts. Vous avez tant de souvenirs à rappeler. J'y vois d'avance, ici un bas-relief, là un buste, plus loin un cartouche de bon style, et

l'ombre légère des arbres jouant sur le marbre animé.

Et que de souvenirs nobles ou gracieux il vous sera donné de faire vivre ! Je ne vous rappellerai pas les antiquités et illustrations de Passy et d'Auteuil qui vous sont présentes. Il serait ridicule de vous rappeler Molière et ses amis. Vous avez déjà beaucoup fait pour Boileau. J'ai lu dans votre intéressant bulletin des notices sur sa maison ; vous avez presque retrouvé le pavillon d'Antoine, son jardinier. Je vous en félicite. Je n'ai jamais médit de Nicolas, qui n'a pas besoin de ma protection. Victor Hugo, qui le savait rimeur honnête, demandait pour lui un buste à la Sainte-Chapelle. Ne lui donnerez-vous pas un buste non loin de la place où fut sa maison, habitée après lui par Gendron,

médecin du régent? Voltaire, ami de Gendron, fit un quatrain sur cette humble et mémorable demeure :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon.
Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace.
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

A votre place, Messieurs, je voudrais inscrire ces vers, sur pierre tendre, là où fut la maison de Nicolas.

Je voudrais surtout rappeler la mémoire aimable de madame Helvétius. La maison qu'elle habita, et qui avait appartenu précédemment au pastelliste Quentin Latour, n'existe plus : un incendie l'a détruite. Mais vous en savez la place. C'est là, au numéro 59 actuel de la rue d'Auteuil, que cette dame passa la plus grande

partie de sa vie, qui ne fut qu'un long acte de bonté. C'est là qu'elle recevait les philosophes, secourait les pauvres et nourrissait les oiseaux. La société d'Auteuil était composée de fort honnêtes gens, qui pensaient avec une force et une liberté aujourd'hui perdues. Madame Helvétius sut choisir ses amis, et elle sut les garder.

Cette créature très noble et très douce reconnut à l'usage que les philosophes sont l'espèce d'hommes la plus innocente qui soit au monde. Elle était la sagesse même, cette dame qui disait à Bonaparte : « Vous ne vous doutez pas de ce qu'on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre. »

Je sais que déjà vous avez rendu de pieux honneurs à madame Helvétius. Vous

lui avez donné une sépulture décente et modeste, qui doit réjouir son ombre. Mais quelle joie nous aurions à voir, sous un acacia à fleurs roses, comme celui qui ombrageait la fenêtre de sa chambre, le buste de cette jolie femme, qui fut une femme de cœur. On a son portrait peint par un miniaturiste. Elle y est charmante[1].

1. M. Antoine Guillois, petit-fils de Roucher, a écrit sur madame Helvétius et son groupe un livre bien pensé et richement documenté.

M. Antoine Guillois parla, le 4 septembre 1892, au nom de la *Société historique d'Auteuil*, sur la tombe retrouvée de madame Helvétius.

Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans son livre : « En 1817, lorsque la propriété [d'Auteuil] sortit de sa famille, le corps de Notre-Dame d'Auteuil (c'est le nom donné à madame Helvétius par ses amis) fut transporté au cimetière et là, jusqu'au mois de septembre 1892, la place qu'elle occupait ne fut marquée que par une borne cadastrale, connue seulement de quelques rares initiés.

» Aujourd'hui, madame Helvétius possède enfin une sépulture décente. Elle repose auprès du cœur de Cabanis, dans un coin de verdure qu'anime seul, pendant les beaux jours, le chant des oiseaux qu'elle a tant aimés. » *Loc. cit., pp. 148-149.*



Je n'ai point à vous rappeler les noms de Pierre d'Auteuil, d'Étienne d'Aligre, du chancelier Daguesseau, non plus que ceux de madame de Boufflers, de Thomas et de Ducis, deux amis excellents, de madame Récamier, du poète Alexandre Soumet, du géomètre Legendre, qui se rattachent à l'ancien Auteuil. Passy vous parle du maréchal de Rantzau, de Jean d'Estrées, des Duprat, de l'amiral d'Estaing, de Boulainvilliers, du maréchal de Luxembourg et de bien d'autres. Quant à l'ancienne seigneurie de Chaillot, elle fut possédée, vous le savez, par Philippe de Comynes.

C'était un homme d'État fort avisé. Ses malices étaient admirables; il en fut toujours la dupe. C'est sans doute pourquoi on le cite encore aujourd'hui comme un fin politique. Il manquait un peu de désintéressement. Son originalité n'est pas là. Elle est dans son art d'écrire l'histoire en cherchant les liens véritables des faits. On ne s'en était guère avisé avant lui. Ne pourriez-vous placer en quelque endroit son profil anguleux et fin? Mais vous n'avez que le choix des gloires dans le généreux coin de terre où vécurent Molière, Boileau, Béranger, Lamartine et Victor Hugo.

Je ne voulais, en prenant la parole, que vous remercier de la place que vous m'avez donnée parmi vous et vous féliciter du soin que vous prenez à culti-

ver la beauté morale et physique de notre arrondissement.

Je vous parlais, en commençant de ce patriotisme local qui me plaît par son naturel, par son ingénuité charmante et forte et (si vous me permettez le mot en faveur du bon Condillac qui fréquentait dans notre Auteuil chez madame Helvétius), par son sensualisme délicat. Souffrez que, pour achever d'illustrer ma pensée, je rappelle au milieu de vous l'impression que j'ai très fortement ressentie, il y a peu d'années, dans une promenade sur les côtes de France.

Du haut d'une colline, nous découvrîmes une petite ville (peu importe son

nom) paisiblement cachée dans le creux d'un vallon. Elle était charmante avec ses toits pointus, ses rues tortueuses et le clocher en charpente de son élégante église. Je la contemplai dans une sorte de ravissement. C'est qu'aussi la vue à vol d'oiseau d'une jolie ville est un spectacle aimable et touchant, où l'âme se plaît. Des pensées humaines montent avec la fumée des toits. Il y en a de tristes, il y en a de gaies ; elles se mêlent pour inspirer toutes ensemble une tristesse souriante, plus douce que la gaieté. On songe :

Ces maisons, si petites au soleil, que je puis les cacher toutes en étendant seulement la main, ont pourtant abrité des siècles d'amour et de haine, de plaisir et de souffrances. Elles gardent des

secrets terribles. Elles en savent long sur la vie et la mort. Elles nous diraient des choses à pleurer et à rire, si les pierres parlaient... Mais les pierres parlent à ceux qui savent les entendre. La petite ville dit aux voyageurs qui la contemplent du haut de la colline :

« Voyez, je suis vieille, mais je suis belle; mes enfants pieux ont brodé sur ma robe des tours, des clochers, des pignons dentelés et des beffrois. Je suis une bonne mère; j'enseigne le travail et tous les arts de la paix. Je nourris mes enfants dans mes bras. Puis, leur tâche faite, ils vont, les uns après les autres, dormir à mes pieds, sous cette herbe où paissent les moutons. Ils passent; mais je reste pour garder leur souvenir. Je suis leur mémoire. C'est pourquoi ils me doi-

vent tout, car l'homme n'est l'homme que parce qu'il se souvient. Mon manteau a été déchiré et mon sein percé dans les guerres. J'ai reçu des blessures qu'on disait mortelles. Mais j'ai vécu parce que j'ai espéré. Apprenez de moi cette sainte espérance qui sauve la patrie. Pensez en moi pour penser au delà de vous-mêmes.

» Regardez cette fontaine, cet hôpital, ce marché, que les pères ont légué à leurs fils. Travaillez pour vos enfants comme vos aïeux ont travaillé pour vous. Chacune de mes pierres vous apporte un bienfait et vous enseigne un devoir. Voyez mon église paroissiale, ma maison commune, dont les cloches appelaient les artisans à la défense de leurs droits, l'humble maison d'école, une grange peut-être, une étable où le bœuf et l'âne ve-

naient réchauffer de leur souffle le maître et les élèves, mais où du moins on n'attachait pas aux rudiments du savoir un prix faux et d'illusoires avantages. Et vénérez le passé. Mais songez à l'avenir. Vos fils sauront quels joyaux vous aurez enchâssés à votre tour dans ma robe de pierre. »

Ces sentiments, Messieurs, empreints d'une sorte de piété historique et morale, vous les avez éprouvés comme moi et mieux que moi, dans quelque occasion semblable. Ils ont été féconds en vous.

L'idée de votre Société en est sortie. Et c'est une aimable et généreuse idée.

CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ POUR 1894

Bureau.

M. EUGÈNE MANUEL, ✵ O., *président.*

MM. PETIT DE JULLEVILLE, ✵, ÉMILE SOLDI, ✵, ANATOLE FRANCE, ✵, *vice-présidents.*

M. ÉMILE POTIN, ✿, ✠, *secrétaire général.*

M. LE MARQUIS DE L'ÉGLISE DE FERRIER DE FÉLIX ✠ O., *secrétaire.*

M. L. DE MÉRIC, *trésorier.*

M. CHAPUY, *bibliothécaire-archiviste.*

M. CHOPPIN D'ARNOUVILLE, ✿, *conseil judiciaire*

Sections.

1re SECTION : MM. ALFRED LENOIR, ✵, *président;* le Dr RAYMOND, ✿ O., *vice-président;* PROUST, *secrétaire.*

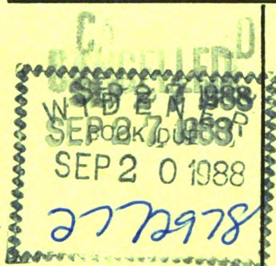
2e SECTION : MM. BRAU DE SAINT-POL LIAS, ✿ O., ✠, *président;* CH. FOURNIER, *vice-président;* Mme FLOBERT, *secrétaire.*

Membres donateurs.

MM. le prince ROLAND BONAPARTE, EUGÈNE MANUEL, PERRICHONT, ✵.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 8596-4-94. — (Encre Lorilleux).




CANCELLED
SEP 27 1988
WIDENER
BOOK DUE
SEP 2 0 1988
2772978

